

« La Belle Liégeoise », ou les idéaux bafoués d'une femme sous la Révolution française

Depuis mai 2016, les habitants de Liège peuvent emprunter une nouvelle passerelle cyclo-pédestre enjambant la Meuse, lorsque, venant du quartier des Guillemins, ils veulent rejoindre le parc et le musée de La Boverie. Cette passerelle, bel exemple d'ingénierie et d'esthétique, a été dénommée par les autorités communales « La Belle Liégeoise », en hommage à une héroïne de la Révolution française : Anne-Josèphe Terwagne, qui, arrivée à Paris en 1789 pour participer aux événements, francisa son nom en Anne-Josèphe Théroigne. Née en 1762 dans une famille de laboureurs du village de Marcourt – alors en Principauté de Liège et aujourd'hui en province du Luxembourg –, elle est passée à la postérité sous le nom de Théroigne de Méricourt : une allusion moqueuse à son village natal et ses origines modestes, et une fausse identité aristocratique que lui attribua fielleusement la presse royaliste parisienne, qui lui était profondément hostile.

Le buste en plâtre réalisé par le sculpteur français Joseph-Charles Marin (Paris, 1749-1834) saisit Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt en 1792, soit à une époque où elle est au faite de sa gloire parisienne. Le port altier, le classicisme des traits du visage, que surmonte une chevelure abondante et très soignée, ainsi que les plis du tissu de sa robe, attestent d'une élégance personnelle qui la fit remarquer dans les tribunes de l'Assemblée : elle fut l'une des premières femmes à assister régulièrement aux débats publics. La représentation de Marin place Théroigne dans un monde où la frontière visuelle entre personnalités de l'Ancien Régime, de la bourgeoisie et du pouvoir révolutionnaire reste encore partagée. Pas de bonnet phrygien, pas de cheveux courts, et pas non plus de redingote masculine : une tenue qu'elle portera en revendiquant sa qualité d'amazone, pour marquer son égalité avec les hommes. Dans le regard de Théroigne, cependant, on peut déceler un léger trouble, qui peut suggérer qu'elle a déjà dû faire face à certaines épreuves par le passé.

Car elle est étonnante, aventureuse, mais également cruellement tragique, la destinée de celle que l'on avait surnommée à Paris « La Belle Liégeoise ». Pionnière du féminisme avant que le mot ne soit inventé, sa personnalité a suscité de son vivant autant d'admiration que d'agressions injurieuses. Durant les décennies qui suivirent sa mort, en 1817, à l'hôpital de La Salpêtrière à Paris, où elle fut internée comme « aliénée », la personne d'Anne-Josèphe Théroigne de Méricourt s'est transformée en figure mythique de la Révolution française, propice à tous les fantasmes et à la multiplication des stéréotypes caricaturaux.

Les envolées romantiques

Le mouvement romantique la dépeint tantôt comme une vulgaire aventurière, la « *prostituée volontaire du peuple* » (Lamartine, en 1847, dans son *Histoire des Girondins*), tantôt comme l'une des inspiratrices de Delacroix pour son tableau *La Liberté guidant le peuple* (1830). Baudelaire lui consacre des vers ambivalents dans *Les Fleurs du mal* (1857) et la décrit en révolutionnaire « *amante du carnage* », « *montant, sabre au poing, les royaux escaliers* ». Les mémorialistes, tels les frères Goncourt ou

l'historien Jules Michelet, n'évitent pas les préjugés sexistes, attribuant les violences ou la folie de Théroigne au genre féminin, lorsqu'on laisse libre cours chez les femmes à leurs passions impulsives et amoureuses. La grande Sarah Bernhardt, qui eut elle-même une vie personnelle indépendante et peu conventionnelle, se retrouva suffisamment en Théroigne pour l'incarner à la scène, en 1903. Il faut attendre 1900, et la publication par Léopold Lacour de son ouvrage sur *Les origines du féminisme contemporain. Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe*, pour qu'un peu d'ordre et d'objectivité historique rendent à « La Belle Liégeoise » les qualités et conditions de sa vie réelle.

Privée de sa mère qui décède lorsqu'elle a cinq ans, elle est placée chez des tantes dans les environs de Remouchamps puis, à l'adolescence, quitte son père remarié, sa marâtre, et ses nombreux frères. Petite paysanne, elle est remarquée par une femme du monde qui lui donne affection, éducation, et le rôle de demoiselle de compagnie à Anvers. Un officier anglais s'éprend d'elle à Londres, alors qu'elle tente une carrière de cantatrice. Elle donne naissance à une fille, qui meurt de la variole, et l'officier l'abandonne. Puis elle voyage, à Paris, en Italie, contracte une maladie vénérienne, qui sera mal soignée, se laisse entretenir mais aussi rouler par différents personnages qui sont plus attirés par ses charmes que son intelligence. Demi-mondaine sans doute, elle n'en est pas moins à l'écoute des mouvements du temps. Elle rejoint Versailles au printemps 1789, espérant participer à des événements qui changeraient le cours de sa vie.

Combat des femmes et calomnies

Sa présence à l'Assemblée, ses rencontres avec des hommes politiques et d'autres femmes telles que Pauline Léon, Claire Lacombe, Olympe de Gouges, lui permettent ensuite de tenir salon. Sensible aux revendications révolutionnaires, elle se forge une éducation et des convictions, au contact de Romme, Sieyès, Camille Desmoulins, Brissot, Saint-Just. Mais « La Belle Liégeoise » et son franc-parler révolutionnaire déplaisent aux royalistes, à la bourgeoisie, et même à une partie de son camp, déchiré en de multiples factions. Une campagne de calomnies s'abat sur elle, on l'accuse d'avoir participé aux violences meurtrières de l'automne 1789, et de mener une vie dépravée.

Entretemps, Théroigne a rejoint d'autres cercles révolutionnaires, dont le Club des Cordeliers, mais une enquête est ouverte contre elle. Elle décide alors de fuir Paris et en 1791 regagne Liège et les environs de Xhoris. Une autre épreuve l'attend : dénoncée comme espionne, elle est arrêtée par des mercenaires royalistes, remise aux troupes autrichiennes et incarcérée dans une forteresse au Tyrol. Ces dramatiques péripéties ne s'arrêtent pas là : innocentée et finalement relâchée, elle rentre à Paris fin 1791, est accueillie triomphalement, et s'engage plus fermement aux côtés des Girondins. Olympe de Gouges venait de publier sa *Déclaration des droits de la Femme et de la Citoyenne*. La popularité grandissante de Théroigne, ses idéaux, mais également ses déconvenues personnelles, l'incitent alors à réclamer pour les femmes révolutionnaires les mêmes droits que les hommes... y compris celui de porter les armes. Elle veut créer des « bataillons d'amazones », ce qui est très mal reçu. En mars 1792, elle prononce et publie un discours aux accents dénués de toute équivoque :

« Brisons nos fers ; il est temps enfin que les femmes sortent de la honteuse nullité où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps. (...) Armons-nous ; nous en avons le droit par la nature et même par la loi ; montrons aux hommes que nous ne leur sommes inférieures ni en vertus, ni en courage ; montrons à l'Europe que les Françaises connaissent leurs droits, et sont à la hauteur des lumières du dix-huitième siècle. (...)

(Discours prononcé à la Société Fraternelle des Minimes, le 25 mars 1792, l'an quatrième de la liberté, par Mlle Théroigne, en présentant un Drapeau aux Citoyennes du Faubourg S. Antoine, Paris, 1792.)

Un peu plus tard, en août 1792, elle participe avec une foule nombreuse d'hommes et de femmes à l'envahissement du Palais des Tuileries, qui signe la proche déchéance de Louis XVI. Les royalistes se déchaînent davantage encore, l'accusant d'avoir assassiné un pamphlétaire royaliste et participé à des massacres, ce qui s'avèrera pure invention. Mais cet épisode renforce sa réputation de femme (prétendument) sanguinaire et débauchée. C'est ainsi qu'un pamphlet pornographique anonyme, le *Catéchisme libertin à l'usage des filles de joie et des jeunes demoiselles qui se décident à embrasser cette profession*, publié en 1792, voit sa deuxième édition porter pour mention d'auteure « Mlle Théroigne », une autre accusation mensongère.

Soucieuse de faire entendre sa voix authentique, elle fait afficher alors un appel « Aux 48 Sections » de la commune de Paris, où, tout en continuant de revendiquer une place égale pour les femmes, elle se montre rassembleuse. Inquiète des divisions qui secouent les différentes tendances au sein du camp révolutionnaire, elle propose de constituer des groupes de femmes appelées à prévenir les conflits :

« Citoyens, arrêtons-nous et réfléchissons, ou nous sommes perdus. Le moment est enfin arrivé, où l'intérêt de tous veut que nous nous réunissions, que nous fassions le sacrifice de nos haines et de nos passions pour le salut public. (...) Je propose qu'il soit nommé, dans chaque section, six citoyennes les plus vertueuses et les plus graves par leur âge, pour conseiller et réunir les citoyens, leur rappeler les dangers de la patrie ; elles porteront une grande écharpe, où il sera écrit : Amitié et Fraternité. »

(Aux 48 sections, par Théroigne, Paris, 1792.)

Une humiliation publique

Mais les violences et tensions s'exacerbent de part et d'autre, et la situation de Théroigne s'envenime : méprisée par des révolutionnaires masculins qui lui interdisent de prendre la parole devant la Convention parce qu'elle est femme, en proie à des difficultés financières ainsi qu'à une santé précaire, elle subit également les injures de certains groupes féminins issus des milieux populaires. Très radicalisées et hostiles, elles sont surnommées les « Tricoteuses » – à la fois parce qu'elles s'adonnaient au tricot en séances publiques, mais aussi parce que certaines d'entre elles avaient la fonction clandestine d'avorteuse. Elles sont aux premières loges pour assister et vociférer au supplice des guillotins. Le 15 mai 1793, sortant des tribunes de la Convention, Théroigne la Girondine est violemment agressée par un groupe de ces femmes jacobines. Molestée, sa jupe longue arrachée, elle est mise à nu, battue et fouettée en place publique, qui plus est par des femmes dont elle veut défendre les

droits. L'agression est relatée par le député girondin Antoine-Joseph Gorsas, rédacteur d'une gazette parisienne, le *Courrier des départements* :

« Une héroïne de la Révolution a éprouvé avant-hier un petit échec sur la terrasse des Feuillants. Mademoiselle Théroigne, dit-on, recrutait des femmes pour la faction Rolandine ; malheureusement, elle s'adressa aux dévotes de Robespierre et de Marat qui, ne voulant point grossir l'armée des Brissotins, se saisirent du recruteur femelle et le fustigèrent avec toute l'activité désirable. La garde arriva et arracha la victime à la fureur de ces indécentes furies. Marat même, qui vint à passer, prit la fustigée sous sa protection... »

(Courrier des départements, de Antoine-Joseph Gorsas, Paris, mai 1793.)

La réalité de l'outrage, quoique minimisé par la presse jacobine, se répand dans tout Paris, et commentée à plaisir. Même si l'intervention de Marat l'a sauvée, signe de la considération qu'on lui porte encore, l'humiliation subie est l'épreuve de trop, qui vient s'ajouter aux tentatives infructueuses de Théroigne pour faire entendre sa parole politique. Cet épisode dramatique provoque en elle un violent traumatisme, dont « La Belle Liégeoise » ne se remettra jamais. Elle se réfugie auprès d'amis, mais connaît des épisodes de détresse de plus en plus profonds, qui affectent son état psychologique. Entretemps, la Révolution se poursuit dans la violence. Les députés girondins sont arrêtés, Robespierre prend le pouvoir, la Terreur est instaurée. La reine Marie-Antoinette monte sur l'échafaud le 16 octobre 1793. Les femmes sont mises au pas, fermement priées de rentrer dans leurs foyers. L'interdiction des clubs féminins est prononcée à l'automne 1793, alors que Olympe de Gouges, Madame Roland, et d'autres femmes révolutionnaires et féministes passent sous la guillotine. Plusieurs, telles Claire Lacombe ou Pauline Léon, s'éloignent et disparaissent.

Internée en asile durant 23 ans

Quant à Théroigne, l'un de ses frères qu'elle avait recueilli à Paris parvient au printemps 1794 à la protéger de l'échafaud... en demandant sa mise sous tutelle. L'année suivante, et en dépit de ses multiples protestations, on la déclare atteinte de démence, et son frère la fait interner. A partir de 1795, elle passe dans différentes « maisons de folles », avant d'aboutir en 1797 à l'hôpital de la Salpêtrière. Quoique deux médecins aliénistes, précurseurs de la psychiatrie, Philippe Pinel (1745-1826) puis Jean-Etienne Esquirol (1772-1840), s'inquiètent de ses protestations et s'intéressent à son cas, Théroigne connaît alors les conditions de vie extrêmement misérables des « déments », et les traitements médicaux souvent inadaptés qui leur sont infligés. Abandonnée par ses frères (dont l'un est soupçonné de captation d'héritage en 1808), elle perd au fil des ans toute dignité humaine, se mutile, tient des propos incohérents, et sombre dans une dépression extrême. Elle finit par refuser de s'alimenter, et meurt à 54 ans, le 23 juin 1817, après avoir passé les vingt-trois dernières années de sa vie enfermée en asile.

L'historienne et psychanalyste Elisabeth Roudinesco a consacré un ouvrage au cas clinique de Théroigne de Méricourt, et a pu, deux cents ans après la Révolution, préciser qu'elle ne souffrait pas, à l'origine, de démence, mais d'une pathologie devenue sévère de mélancolie et des suites probables de sa maladie vénérienne,

aggravées par ses conditions d'internement. « *Sa mort en pleine Restauration, écrit Elisabeth Roudinesco, la renvoie à son destin de femme mélancolique, où rien ne peut combler la place laissée vacante par la perte irrémédiable de l'objet idéal.* »

On ne peut s'empêcher d'établir un parallèle avec d'autres femmes internées, telles Camille Claudel ou Léona Delcourt (le personnage de *Nadja* chez André Breton). Théroigne a ébranlé les conventions et les convenances de son temps. Elle dénonçait par son comportement l'inégalité fondamentale des lois régissant les droits des femmes. Il n'est pas anodin de remarquer que toutes trois furent internées contre leur gré, et sur demande de leurs familles. De la volonté, du courage, et des idéaux bafoués de « La Belle Liégeoise », on peut retenir cette phrase, qu'elle adressa à ses sœurs en féminisme : « *Si nous voulons conserver notre Liberté, il faut que nous nous préparions à faire les choses les plus sublimes.* »

Alain Delaunois

Attaché scientifique / Musées de la Ville de Liège

Eléments bibliographiques

Les écrits de Théroigne de Méricourt sont accessibles sur le site *Gallica*, bibliothèque numérique de la BnF, Paris.

Correspondance manuscrite de Théroigne de Méricourt, juillet 1790, Bibliothèque Ulysse Capitaine, Fonds Patrimoniaux de la Ville de Liège.

Théroigne de Méricourt, *Citoyennes, armons-nous*, Points / Seuil, Paris, 2010.

Elisabeth Roudinesco, *Théroigne de Méricourt : une femme mélancolique sous la Révolution*, Seuil, Paris, 1989. Réédition Albin Michel, Paris, 2010.

Dominique Godineau, *De la guerrière à la citoyenne. Porter les armes pendant l'Ancien Régime et la Révolution française*. Clio, Histoire, femmes et sociétés, n° 20, Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2004.

1789-1799. *Combats de femmes : les révolutionnaires excluent les citoyennes*, sous la direction de Evelyne Morin-Rotureau, éd. Autrement, collection Mémoires, Paris, 2003.

Dictionnaire des oeuvres érotiques. Domaine français. Sous la direction de Pascal Pia, Mercure de France, Paris, 1971. Réédition Robert Laffont, collection Bouquins, Paris, 2001.

Paul Hervieu, *Théroigne de Méricourt*, pièce en six actes et en prose, Paris, 1902.

Léopold Lacour, *Les origines du féminisme contemporain. Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe*, Plon, Nourrit et Cie, Paris, 1900.